

La leçon de M^{gr} Paul Mulla à la Semaine sociale de Marseille en 1930 : l'espérance de la rencontre des élites chrétiennes et musulmanes

Florian Pignault

Les *Semaines sociales de France* ont été fondées en 1904, dans le milieu des catholiques sociaux lyonnais, comme une université d'été itinérante, dans un but de formation des cadres laïcs catholiques : une semaine de rencontres qui s'articule autour de « *leçons* » délivrées par les experts choisis selon le thème de l'année, dont le texte est ensuite publié chaque année. Ce mouvement d'idées se fonde sur la doctrine sociale de l'Église, telle que formulée notamment par le pape Léon XIII, dans son encyclique *Rerum novarum* (1891) sur la question ouvrière, mais aussi, plus fondamentalement, dans son encyclique *Immortale Dei* (1885), qui rappelle l'inhérente dimension sociale de l'existence humaine et le nécessaire ordonnancement des sociétés à l'autorité divine. C'est cette dimension sociale de l'existence humaine qui motive un apostolat laïc à cette échelle, tel qu'y forment les *Semaines sociales de France*. Les militants qui y sont formés cherchent ainsi à appliquer les principes de la doctrine sociale de l'Église aux problèmes économiques, sociaux et politiques contemporains comme par exemple « *La femme dans la société* » en 1927, ou « *Les nouvelles conditions de la vie industrielle* » en 1929 (1).

En 1930, dans la perspective de l'*Exposition coloniale* de 1931 à Paris, la *Semaine sociale* a lieu à Marseille sur le thème « *Le problème social aux colonies* ». Le Saint-Siège cherche justement à distinguer l'action missionnaire de la colonisation, en encourageant le développement d'un clergé autochtone dans les années 1920 (2) ou par ces mots du cardinal Pacelli lus en ouverture de la *Semaine sociale* de 1930 : « *Si les hérauts de l'Évangile ont à rester étrangers aux intérêts politiques et nationaux, que supposent l'action colonisatrice des États, ils n'en sont pas moins mêlés à la vie sociale des populations indigènes, et appelés à concourir activement à l'amélioration matérielle et morale de leur condition* » (3). Les laïcs catholiques engagés dans la société sont typiquement à leur place dans la situation des colonies où l'Église ne veut pas apparaître trop directement compromise avec la puissance colonisatrice.



Paul Mulla le jour de son baptême à Aix en 1905, avec à droite son parrain Maurice Blondel et à gauche sa marraine Félicie Boissard.

C'est dans ce contexte qu'intervient la leçon de M^{gr} Paul Mulla (Paul Mehmet-Ali Mulla Zadé de son nom complet) sur « *Élites des peuples islamisés et des nations européennes modernes* » (4), à propos de l'amitié qui pourrait unir élite chrétienne et élite des pays islamisés. M^{gr} Paul Mulla (1881-1959) est né Ottoman musulman dans l'île de Crète. Envoyé adolescent par son père poursuivre ses études en France en 1895, il a été baptisé catholique en 1905, notamment sous l'influence de son parrain, le philosophe Maurice Blondel, l'un des inspirateurs des *Semaines sociales*. Devenu prêtre (1911), il a été appelé à enseigner l'islamologie à l'Institut pontifical oriental à Rome en 1924 et fait prélat de Sa Sainteté en 1928 (titre honorifique qui le rattache spécialement à la Maison pontificale). C'est pour cet enseignement qu'il a dû se pencher à nouveau sur sa religion d'origine, l'islam, qu'il avait quittée dans sa jeunesse. Dans cette redécouverte, il a particulièrement fréquenté les écrits de Louis Massignon, dont il avait fait personnellement la connaissance en 1918, sur le front d'Orient, dans le cadre de la mission de François Georges-Picot (5). En 1930, sa vision reste ainsi fortement marquée, d'une part, par la

philosophie de Maurice Blondel (6) et, d'autre part, par la connaissance de l'islam que transmet Louis Massignon (7). Aux combats de son parrain contre les totalitarismes matérialistes et le libéralisme laïciste, il ajoute ainsi l'espérance d'une édification mutuelle entre élite chrétienne et élite musulmane, qui serait le moteur d'une résolution des crises de la civilisation européenne. Nous verrons comment Paul Mulla ouvre les possibilités d'un dialogue interreligieux, à une époque où celui-ci n'est pas du tout institutionnalisé ni même légitimé, en essayant de concilier la sauvegarde d'une prééminence du dogme catholique et l'ouverture sincère aux « élites des peuples islamisés ».

Tout d'abord, M^{or} Mulla cherche à donner une définition de la notion d'*élites internationales* et de leurs relations mutuelles selon « *l'esprit chrétien* » (I). Il explore pour cela deux possibilités :

Soit la notion d'élites dépend d'une conception immanentiste et empiriste (I-I), auquel cas les élites se recrutent parmi les guerriers si prévaut une vision ségrégationniste de la colonisation (1°), parmi les administrateurs et les pédagogues si la colonisation se donne un objectif d'assimilation « *qu'on croit pouvoir «qualifier de très noble»* » (2°), parmi les « *originaux* » – on pourrait dire les aventuriers – si le système choisi est celui de l'association, du condominium de peuples (3°), relativisme nourri du « *besoin d'évasion* » ou du « *prurit d'expériences inédites* » ;

Soit la notion d'élites dépend d'une conception d'édification mutuelle (I-II), et alors les élites se recrutent parmi « *les hommes de bien et les saints* ». Pour que « *les grandes âmes* » puissent « *communier en haut* », Paul Mulla appelle à l'amitié entre l'élite des pays islamisés et l'élite des nations européennes : « *les vraies élites des peuples pratiquent éminemment l'amitié, dont Aristote dit qu'elle ne peut exister qu'entre gens vertueux, dont on a dit encore qu'elle est un lien qui passe par le ciel, l'amitié qu'il importe d'instaurer dans les relations internationales comme une vertu* » (8). Si Paul Mulla invoque la vertu d'amitié, qui pourrait sembler incongrue dans le rapport de domination qui caractérise la colonisation (9), c'est qu'il traite le sujet plus large de la rencontre entre la civilisation européenne et les peuples islamisés, dont il donne plusieurs fois comme exemple son pays d'origine, la Turquie.

Dans un deuxième temps, Paul Mulla cherche à déterminer « *l'âme musulmane* », avec ses limites et ses ressources latentes. La notion d'*âme musulmane* et avec elle, d'*âme commune*, participe d'une essentialisation courante à l'époque dans l'appréhension des autres cultures. En 1930, c'est en résonance avec le discours scientifique que Paul Mulla cherche à déterminer une *âme musulmane* : « *L' "âme commune", la "conscience collective" est devenue ainsi l'objet de définitions scientifiques aussi précises que le comporte un domaine aussi délicat où il faut apporter autant et plus encore d'esprit de finesse que d'esprit de géométrie* » (10). Il ne cite pas de référence, mais la leçon immédiatement suivante de Francis Aupiais (11), Père Blanc, discute notamment *L'âme primitive* (1927) (12) de Lévy-Bruhl : ce co-fondateur de l'Institut d'ethnographie y met en évidence l'unité réelle du groupe aux dépens de l'individu.

Cette « *âme musulmane* », pour Paul Mulla, se caractérise par le « *besoin de se détacher des choses périssables pour se tourner vers la contemplation de Celui qui seul demeure* » : « *Voilà, ce semble, la "Weltanschauung", l' "intentio" fondamentale qui a marqué de son empreinte toute la civilisation de l'Islam avec les esprits et les consciences formées dans son sein* » (II-I) (13). De là viennent, selon lui, les limites des peuples islamisés, notamment « *une acceptation trop facile de l'adversité et une trop prompt abdication devant l'échec interprété comme un signe de désaffection divine* » (II-II) (14) ; mais cela a aussi constitué le foyer qui « *a sans doute servi à justifier un grand nombre d'âmes droites et a certainement produit un petit nombre de "réussites" heureuses de premier ordre* » ; et de citer Louis Massignon, alors connu pour son étude sur *La Passion d'al-Hallâj, martyr mystique de l'Islam* (15), exemple d'une sainteté hors de l'Église visible qu'évoque alors Paul Mulla. Surtout, et c'est là que veut en venir Paul Mulla, « *dans les crises que traverse la civilisation européenne, et pour y remédier, l'Islam tient en réserve des idées, des tendances, des besoins précieux* » (II-III) (16). C'est le cas en économie, avec une position intermédiaire des peuples islamisés entre le « *capitalisme bourgeois et le communisme des bolchevistes* » (17), que Paul Mulla discerne avec Louis Massignon. Mais c'est également le cas au niveau spirituel et intellectuel, où l'islam peut « *exercer une action salutaire sur le pluralisme et le nouveau polythéisme de l'Extrême-Occident et même sur l'aristotélisme ratiocinant, abstraitif,*

scientiste de l'Occident proprement dit » (18). Paul Mulla vise dans cette dernière allusion l'école philosophique néo-thomiste à laquelle est souvent confronté son parrain, aux niveaux philosophique, politique et ecclésial. Loin de la sécheresse notionnelle de ces adversaires, il espère au contraire dans la rencontre entre l'Occident et l'islam une orientation vers une « *connaissance réelle, unitive et savoureuse* » (19).

Paul Mulla achève enfin son propos en continuant de creuser ce dernier sillon : pour lui, l'élite des peuples islamisés peut et doit – avec l'élite des nations européennes – reconnaître une crise de croissance de la civilisation moderne par laquelle elle est attirée, et concourir à son nouvel équilibre. Elle a besoin pour cela, propose-t-il, du ferment du christianisme comme « *principe actif d'assimilation et de transfiguration* » (20). Partant du constat de l'attrait qu'exerce la civilisation européenne, aussi bien dans le domaine industriel que culturel (III-I), Paul Mulla fait également le constat d'une crise de cette civilisation « *depuis quatre ou cinq siècles* » (III-II) : « *Les divers éléments que le Moyen-Âge avait pu grouper et ordonner en une synthèse puissante : science, conscience, société, État, philosophie, religion, se sont séparés, opposés, chacun tendant à s'ériger en absolu, à exclure ou à s'assujettir les autres, à refaire à son profit l'unité perdue* » (21). Ce qu'il craint pour les peuples islamisés, c'est, par l'attrait pour la civilisation européenne, l'importation de tel ou tel de ces éléments prétendant à l'absolu, détaché de son contexte civilisationnel où il trouve encore ses anticorps et son équilibre, dans un contexte civilisationnel où il pourrait être mortel. Faisant résonner la vision de Maurice Blondel, il désigne notamment le positivisme ou scientisme (1°), où la vision techniciste menace de conduire à la « *statolâtrie* » et l'« *idéologie inconsistante et instable* » (22) du libéralisme laïciste (2°), dissolvante pour la vie des sociétés humaines. Paul Mulla prépare ainsi la conclusion sur la nécessité du ferment du christianisme pour ces peuples islamisés, « *car c'est de lui et de son influence secrète que procèdent et cette ambition de se rendre maître et possesseur des forces de la nature pour les faire servir au règne de l'esprit et ce sentiment vif de la dignité incomparable d'un être appelé à une destinée déifique* » (23). En effet, reprenant le cours *Patrie et Humanité* de Maurice Blondel à la *Semaine sociale* de 1928 (24), Paul Mulla défend l'idée que les potentialités spirituelles – et finalement techniques – offertes par le christianisme deviennent périlleuses

en-dehors de la vie évangélique : « *C'est la faute du Christianisme – felix culpa – si les développements, même naturels, qui procèdent de sa surnaturelle inspiration, permettent de moins en moins aux peuples de se passer de lui : ou la "Pax Christi, in regno et caritate Christi", ou la course à la haine, à la guerre, à la mort...* » (25).

Ainsi, on retrouve dans le propos de Paul Mulla les marques de la philosophie de Maurice Blondel, luttant notamment contre la disparition publique de Dieu, et de l'islamologie de Louis Massignon, lui-même jetant des ponts entre christianisme et islam au risque du syncrétisme. Paul Mulla essaie par là de partager son espérance d'une amitié entre les élites européennes et celles des peuples islamisés, au profit de la résolution de la « *crise de croissance* » de la civilisation européenne – en tout cas crise spirituelle –, et au profit de la diffusion du ferment chrétien dans les pays musulmans. Cette vision, qui reste assumée de l'intérieur d'un christianisme confessant, n'en dégage pas moins une méthode dialogale (26) loin de chercher à profiter de l'avantage acquis d'une domination colonialiste.

Paul Mulla désire finalement pour l'Occident ce que plusieurs Européens ont expérimenté au contact de l'islam, revenant à leur foi chrétienne originelle, comme Louis Massignon justement, ou Charles de Foucauld, et pour les musulmans, ce que lui-même a vécu dans une atmosphère d'amitié édifiante moralement et intellectuellement. Dans le cadre de cette *Semaine sociale* n'est cependant pas abordée la question de la déclinaison à l'échelle sociale de ces destins individuels, écueil pourtant récurrent des dialogues interculturels entre représentants choisis.

Florian Pignault (Université Lyon 2/LARHRA, Pontificia Università della Santa Croce) est prêtre et directeur au séminaire pontifical français de Rome. Il prépare (sous la direction de Laura Pettinaroli et Carlo Pioppi) une thèse sur 'Monseigneur Paul Méhémet-Ali Mulla-Zadé : un prélat romain islamologue dans les controverses catholiques de la première moitié du XX^e siècle'.

Référence électronique : Florian Pignault, « La leçon de M^{gr} Paul Mulla à la Semaine sociale de Marseille en 1930 : l'espérance de la rencontre des élites chrétiennes et musulmanes », IREL [en ligne], Travaux, mis en ligne le 11 mai 2026. URL : <https://irel.ephe.psl.eu/sites/default/files/2026-05/travaux-pignault-la-lecon-de-mgr-paul-mulla.pdf>

Sources

Maurice Blondel, *Patrie et humanité : cours professé à la Semaine sociale de Paris, juillet 1928*, Lyon, Chronique sociale de France, 1928.

Maurice Borrmans, *Deux frères en conversion, du Coran à Jésus*, Paris, Cerf, 2009.

Léon XIII, *Immortale Dei*, 1885.

Léon XIII, *Rerum novarum*, 1891.

Charles Molette, « La vérité où je la trouve », Mulla Zade, *Une conscience d'homme dans la lumière de Maurice Blondel*, Paris, Téqui, 2000.

Paul Mulla, [Élites des peuples islamisés et des nations européennes modernes](#), dans *Le problème social aux colonies : Semaines sociales de France, Marseille, XXII^e session*, 1930, Paris/Lyon, Gabalda/Vitte, 1930, pp.385-407.

Eugenio Pacelli, Lettre, dans *Le problème social aux colonies : Semaines sociales de France, Marseille, XXII^e session*, 1930, Paris/Lyon, Gabalda/Vitte, 1930, pp.5-6.

Vincenzo Poggi et Maurice Borrmans, *Paul Ali Mehmet Mulla Zade, Islamologo di tre papi*, Rome, Pontificio Istituto Orientale, 2012.

Bibliographie

Édouard Coquet, Le développement des clergés autochtones, dans *Rome pour ou contre l'Empire ? Missions catholiques et colonies françaises (1918-1930)*, Presses universitaires de Rennes, 2025, pp.233-272.

Marie-Jeanne Coutagne, *Maurice Blondel, la philosophie au risque de la vie*, Les Plans sur Bex, Parole et Silence (Studium Notre-Dame de Vie), 2025.

Paul Droulers, [L'action populaire et les semaines sociales de France, 1919-1939](#), *Revue d'histoire de l'Église de France* 67/2 (179, juillet-décembre 1981), pp.227-252.

Jean-Dominique Durand (dir.), *Les Semaines Sociales de France, 1904-2004, Cent ans d'engagement social des catholiques français*, Actes du colloque international d'histoire, 13-16 octobre 2004, Les Plans sur Bex, Parole et Silence, 2006.

Lucien Lévy-Bruhl, *L'âme primitive*, Paris, Félix Alcan (Bibliothèque de philosophie contemporaine), 1927.

Louis Massignon, *La passion d'Al-Hosayn-ibn- Mansour al-Hallaj, martyr mystique de l'islam, exécuté à Bagdad le 26 mars 922*, Paris, Paul Geuthner, 1922.

Manoël Pénicaud, *Louis Massignon, Le « catholique musulman »*, Paris, Bayard, 2020.

Notes

(1) À propos des *Semaines sociales de France*, voir la synthèse dirigée par Durand, et aussi Droulers.

(2) Coquet.

(3) Pacelli, p.6.

(4) Mulla.

(5) Plusieurs éléments de la correspondance de Paul Mulla ont été publiés, avec notice bibliographique : notamment avec Maurice Blondel autour de sa conversion (Molette) ; avec Jean-Mohammed Abdel-Jalil (Borrmans) ; avec M^{gr} d'Herbigny et Louis Massignon (Poggi et Borrmans).

(6) Voir par exemple Coutagne.

(7) Pénicaud.

(8) Mulla, p.390.

(9) Dans une leçon de la même *Semaine sociale*, le R.P. Delos s'interroge : « L'expansion coloniale est-elle légitime ? ». *Le problème social aux colonies : Semaines sociales de France, Marseille, XXII^e session*, 1930, Paris/Lyon, Gabalda/Vitte, 1930.

(10) Mulla, p.392.

(11) Francis Aupiais, *Élites indigènes dans les pays de colonisation : les milieux fétichistes*, dans *Le problème social aux colonies, op.cit.*

(12) Lévy-Bruhl.

(13) Mulla, p.394.

(14) *Ibid.*, p.395.

(15) Massignon.

(16) Mulla, p.398.

(17) *Ibid.*

(18) *Ibid.*

(19) *Ibid.*

(20) *Ibid.*, p.399.

(21) *Ibid.*, p.401.

(22) *Ibid.*, p.403.

(23) *Ibid.*, p.405.

(24) Blondel.

(25) Mulla, p.406.

(26) *Ibid.*, p.399 : « Il faut aux peuples de l'Islam, pour dominer et spiritualiser avec nous la civilisation occidentale, un principe actif d'assimilation et de transfiguration que nous avons à chercher nous-mêmes et cherchons, mais que nous ne chercherions pas si nous ne l'avions déjà trouvé et que nous devons les inviter à chercher et à trouver avec nous ».